L'achèvement d'un immense effort

Georges Casalis

Fernand Ryser a terminé la traduction de la

DOGMATIQUE

de Karl Barth

Rien de grand ne s'entreprend et surtout ne se réalise s'il n'y a, au départ, une bonne dose de folie. Mais qui faisait remarquer qu'il se pourrait que tel acte insensé exprimât en fait une sagesse bien supérieure à tous les calculs de planificateurs, stratèges et constructeurs ?

J'ai rencontré récemment un de ces fous qui transportent les montagnes : il s'agit de mon collègue, le respectable pasteur Fernand Ryser, du Grand Lancy, à Genève. Comme d'autres, il avait l'habitude depuis des années de travailler avec un petit groupe de laïcs et de ministres genevois la « *Kirchliche Dogmatik* » de Karl Barth, ouvrage dont presque chaque année nous offrait une nouvelle brique de 500 à 1 000 pages. Que de fois, en face de ces énormes volumes, de ces développements à la fois fascinants et tellement difficiles à lire, n'avions-nous pas soupiré : quel sera le mécène qui financera, quel est le bourreau de travail qui réalisera la traduction de ce texte capital pour l'histoire de l'Eglise en cette première moitié du xx^e siècle ? Les amis de Ryser lui demandent de se mettre à la tâche. Il hésite longuement, puis comme aspiré par un grand souffle, entraîné par un courant irrésistible, il relève le défi.

En 1952, — l'ouvrage ne comptait alors « que » 7 000 pages (depuis il a dépassé les 11 000 ! — Ryser estime qu'il faudra 100 000 francs suisses et 5 à 6 ans de travail pour mener à bien l'entreprise. Et il publie un article dans un canard religieux, demandant aux lecteurs « *un peu moins de ce qu'on dépense en confetti en un seul jour des fêtes de Genève...* » Aidé de son ami, Jacques de Senarclens, qui le soutiendra sans défaillance jusqu'au jour de sa mort fin 1971 et qui assurera le soutien matériel de l'œuvre, la relecture critique et la publication des volumes (1), Ryser se met au travail. Il obtient un congé de son église, l'assurance d'un salaire à peine décent et il se lance dans l'aventure...

L'invention d'un langage

Qui n'a jamais traduit ne peut imaginer l'agonie que représente cette tentative : rendre la pensée d'un auteur présent ou passé dans un contexte culturel qui n'est pas le sien. Il ne s'agit pas de donner une équivalence mécanique (on sait à quoi ont conduit certains essais de traduction automatique, le verset de Marc 14 : 38 était devenu : « le vent est rapide mais la viande est molle ! ») ; ce qui est l'enjeu du travail de traduction c'est « *l'invention d'un langage* » permettant d'exprimer, de façon à la fois fidèle et originale, la pensée étrangère, dans un contexte qui va la recevoir, en lui donnant un aspect insolite et nouveau et être, par-là même, transformé, par l'entrée en lui d'un élément jusqu'ici absent (les biblistes parlent de « *traduction dynamique* »). Traduire ne peut se faire que par une entière familiarité avec le fond et la forme de l'œuvre originale et un complet enracinement dans le monde des lecteurs à qui on veut la rendre accessible. C'est d'herméneutique qu'il s'agit : d'adaptation du même à l'autre, de franchissement d'un fossé culturel toujours immense, de transposition en des catégories différentes d'un message apparemment irréductible, sous peine de perdre saveur, couleur, harmoniques, à un moule autre que celui dans lequel il a été coulé, faisant intimement corps avec lui — pour toujours.

Cela est particulièrement vrai de Barth qui, comme tous les grands penseurs, s'est créé sa langue, son style, son vocabulaire, à la fois rigoureux et formidablement germanique, dialecticien précis et poète, prophète, visionnaire. « *Vous allez devenir fou* », dit-il à Ryser, lorsque celui-ci lui parle de son projet. « *Allez souvent au cinéma et puis lisez Anatole France et Voltaire...* ». Mais l'autre — le referait-il si c'était à refaire ? — s'attaque, fourmi dérisoire à cet Everest.

Vingt-six volumes

Si les 7 000 pages sont devenues 11 000, les 5 ans sont devenus 22. L'un après l'autre, 26 volumes sont sortis des presses de *Labor et Fides*. Un jour, l'insecte s'est aperçu qu'il avait digéré la montagne. Regardant en arrière, il se dit : comment cela a-t-il été possible ? Les 100 000 francs de l'origine

engloutis dans la mise en place de l'entreprise, celle-ci s'est petit à petit financée elle-même, sans bénéfice substantiel ni pour l'éditeur, ni surtout pour le traducteur. Senarclens s'en est allé avant d'avoir vu l'achèvement de l'aventure et Ryser, tout étonné de n'avoir plus sa ration quotidienne à traduire, s'ébroue, se remémorant les hauts et les bas de ces vingt dernières années ; les grands moments d'exaltation, lorsque Barth lui disait : « *en lisant votre traduction, je me comprends mieux qu'en allemand* » ; les creux de découragements en face de tel passage impossible, de tel nouveau volume, de telle incertitude matérielle ; la grande nuée d'amis, parmi lesquels de très nombreux catholiques et une importante proportion de latino-américains, qui le remercient de leur avoir permis l'accès à la somme théologique du xx^e siècle et à tant d'œuvres « mineures » et capitales, telle « *Communauté chrétienne, communauté civile* », « *Introduction à la théologie évangélique* », que sais-je encore. Tout entier habité et comme malaxé par le corps à corps quotidien avec l'œuvre et son auteur, il les connaît comme nul autre au monde, de l'intérieur ; il est devenu, par le canal de cette fréquentation unique, co-auteur, co-créateur, « *jumeau adopté* » de l'auteur. Il mesure les détours, les sommets, l'évolution de sa pensée. Il est capable, comme personne sans doute, d'en rendre compte : il a une collection inépuisable d'anecdotes drôles et émouvantes. Actuellement, il est ébloui et se sent un peu vacant : « *Vous imaginez bien qu'après cela, je ne vais pas me mettre à traduire autre chose.* » Il serait prêt à venir raconter, ici et là, l'itinéraire singulier qui a été le sien à travers cette interminable cathédrale.

Comme toute traduction, la sienne est imparfaite. Elle irrite parfois celui qui a directement accès à l'original et qui se paie le luxe de relever telle ou telle lourdeur, telle ou telle faute peut-être. Que celui qui n'a jamais traduit lui lance la première pierre du purisme pharisien. Sans doute, jamais on ne fera l'économie du retour à l'original, mais pour qui ne le peut, quel autre recours que celui-là ? Et puis un lecteur intelligent ira, intuitivement, au-delà du texte traduit qui ne lui aura servi que de tremplin vers l'écrit, bien plus, vers la pensée vivante, naissant et s'épanouissant, de l'auteur aujourd'hui disparu, laissant inachevée « *sa* » Dogmatique, au seuil des grands volumes eschatologiques. Qui sait ?... on se souvient de l'architecture générale : La Parole de Dieu (tome I), Le Dieu aimant et libre (tome II), Le créateur (tome III), Le réconciliateur (tome IV), Le libérateur (tome V). Barth avait coutume de dire : « *A vous de poursuivre ce que je ne finirai pas. A vous de le reprendre et de le dire beaucoup mieux que je n'ai su le faire.* » Oui, qui sait si ce n'est pas dans le « *tiers-monde* » que se continue aujourd'hui, dans l'action et la réflexion de nombreux chrétiens en lutte contre l'oppression, l'œuvre du théologien de la « *concentration christologique* » et, par conséquent aussi, nécessairement, de la résistance spirituelle et politique au nazisme.

Une théologie de combat

Ryser a terminé son travail formidable six ans après la mort de Barth, à un moment où, en France, les institutionnalistes, comme les charismatiques et les politiques, entre autres, déclarent couramment et avec un soulagement évident, que Barth est dépassé. L'œuvre en français arrive-t-elle trop tard ? Peut-être dans l'immédiat, tant il est vrai que nous vivons aujourd'hui une période post-barthienne, bonhofferienne, bultmanienne, tillichienne, moltmannienne (?)... Et il est vrai que le risque de l'incarnation dans le temps actuel exige une constante reformulation des lignes de la théologie, du langage de la foi, des structures de l'église. Mais il serait bon, si l'on est un théologien dans l'histoire contemporaine et donc, partisan d'une théologie en mouvement, de se souvenir qu'aucune création théologique ne peut s'effectuer en dehors d'un enracinement sérieux dans l'histoire de la théologie qui est, selon la belle parole de Gerhard Ebeling, l'histoire de la compréhension de l'Écriture par la communauté chrétienne. Connaître Barth et le difficile et ambigu témoignage de l'église confessante est indispensable à une génération qui risque d'être exposée à de rudes affrontements avec les pouvoirs et les idéologies autori-

taires. Les latino-américains qui achètent la traduction de Ryser ne s'y trompent pas ; ils y recherchent et y trouvent une théologie de combat.

Et puis, voici qu'en Allemagne, la grande vague des « *post-* » semble retomber et qu'on en revient... en particulier à Barth, dont on redécouvre la modernité, notamment à travers ses œuvres de jeunesse et son héritage littéraire. Assistant puis collègue de Gollwitzer à Berlin, F.W. Marquardt a soulevé une formidable tempête en publiant, il y a deux ans, un ouvrage intitulé « *Théologie et socialisme. L'exemple de Karl Barth* ». Notre hexagonalisme intellectuel nous a tenus en marge de cette bagarre. Tant pis ou tant mieux, suivant que vous préférez la *certitudo* en quoi Luther voyait l'essence même de la foi ou la *securitas* en quoi il dénonçait le cœur de la perversion religieuse. En tout cas, une relecture intensive de l'œuvre de Barth a, d'ores et déjà, commencé, dans le but non seulement d'en déceler l'impact politique, mais aussi d'en préciser les arrière-plans idéologiques, c'est-à-dire les racines socio-culturelles et, par conséquent, le conditionnement historique. Sa relativité et sa nécessité apparaissent chaque jour plus clairement.

Grâce à Ryser, nous pouvons suivre en français l'évolution sur trente ans d'une œuvre qui, comme peu d'autres, a contribué à marquer l'existence de l'Eglise et de son témoignage, de telle sorte que c'est toujours par rapport à elle qu'aujourd'hui encore, disciples, critiques et adversaires se définissent. Et l'œuvre posthume qui commence à paraître (50 ans de correspondance avec Bultmann par exemple) montre que nous sommes loin encore d'en avoir épuisé la richesse.

Il serait souhaitable qu'une Faculté de théologie francophone ait le bon goût de marquer de façon éclatante, la gratitude et l'émotion que nous devrions tous éprouver au moment où s'achève l'immense effort auquel Ryser (2) a consacré plus de vingt ans de sa vie en faveur de la communauté chrétienne francophone, c'est-à-dire au bénéfice d'une partie de l'Eglise universelle dépassant largement les frontières de notre pays.

Georges CASALIS.

1. Chez Labor et Fides. Le dernier volume, le 25^e, paraîtra en mars, le 26^e ayant été publié antérieurement.

2. On peut se reporter à ce que Ryser dit lui-même de son travail dans le numéro-hommage à Karl Barth, à l'occasion de son 80^e anniversaire, publié par Foi et Vie en 1966 (1-2).

Une étude sur la lecture de l'œuvre du jeune Barth par F.W. Marquardt paraîtra dans le prochain numéro (1974, 2) des « *Etudes Théologiques et Religieuses* », revue de l'Institut Protestant de Théologie.